La fête des otages

Par Boualem Aïssaoui

Pour célébrer le quatrième millénaire de la naissance du pays à la tête duquel il trône sans date limite et sans partage, n'hésitant pas à mettre «hors d'état de nuire» au moindre signe de contestation ses opposants «croyants ou non croyants» en s'appuyant sur une police secrète dont la prononciation des seules initiales claque comme un objet métallique tranchant, hanté sans doute par les splendeurs de la lointaine Persépolis aux grandeurs de laquelle il entend se mesurer, on raconte que ce gouverneur octogénaire à la santé fragile malgré le recours intensif aux technologies les plus avancées de la médecine moderne et les ordonnances les plus osées des plus grands guérisseurs appelés en urgence à son chevet, avait décidé de se promouvoir empereur.

De nos jours, les «balais citoyens» ne connaissant aucun répit, toutes saisons confondues, sur toutes les «places fortes» des pouvoirs absolus, rapidement nettoyées d'occupants qui se croyaient installés pour l'éternité et qui se révèlent soudain, au premier grondement, d'imbattables fuyards au cou desquels on accrocherait volontiers la médaille du mérite pour l'éclipse la plus rapide si le sujet pouvait se prêter à l'humour, qui aurait risqué le moindre pari sur les chances de succès d'une pareille démesure ?

Pour assurer la sécurité des lieux et du moment, et se prémunir de tout débordement populaire, le gouverneur avait choisi la solution extrême. Il prit toute la population de sa capitale en otage en l'enfermant dans d'immenses grottes creusées dans le secret total sous son propre palais, à l'endroit même où devait se tenir la cérémonie de son couronnement.

A l'heure où la fiction se confond avec la réalité même lorsque sont convoqués des décors venus d'ailleurs pour se conformer aux avertissements des génériques de films qui préviennent que «toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite», peut-on dire que notre «héros» avait anticipé «la menace» contrairement à des dirigeants du temps présent décidément bien imprévoyants, vite «volatilisés» au premier nuage de poussière ? Naguère amateur des grands fastes, sa vie privée alimentant les commentaires les plus croustillants dans les magazines people du monde entier au moment où dans son pays la colère grossissait à vue d'œil, outre la méfiance légendaire à l'égard de tout ce qui l'entoure, le gouverneur nourrissait de gros soupçons à l'endroit de ses alliés extérieurs traditionnels qui l'avaient sauvé pourtant plus d'une fois du naufrage en intervenant discrètement pour neutraliser des adversaires politiques imprudents surpris dans leur sommeil à l'instant même où la mauvaise idée de franchir la ligne rouge qui protège leurs propres intérêts géostratégiques, effleurait à peine leur esprit.

C'est justement la défense à long terme de leurs intérêts entend-on murmurer dans quelques officines sensibles aux inquiétudes du gouverneur, qui pourrait pousser ses protecteurs au bras long à recourir en coulisses aux «réseaux sociaux» pour monter au premier signal, de nos jours on dirait d'un simple clic répété «spontanément» de main en main, un «coup d'Etat populaire» et le défaire de son pouvoir ; sa maladie apparemment irréversible dont ils connaissent le moindre détail pouvant inspirer d'après les analyses de leurs laboratoires, des scénarios «incontrôlables» qui mettraient en péril leur présence dans le pays.

Enterrer son peuple le temps de son couronnement lui apparut donc comme la mesure la plus efficace pour imposer le silence absolu à d'éventuels contestataires et déjouer d'un seul coup de pioche, tous les calculs «amis» ou ennemis.

Il se résolut à cette décision radicale malgré les réticences de ses conseillers, les plus zélés qui craignaient qu'un «peuple sous terre», réduit en apparence seulement au silence, serait plus difficile à contrôler qu'à l'air libre, pour reprendre leur étonnante mais combien prémonitoire prévision. En une nuit la terre s'est retournée sous les pieds de la population de la capitale qui crut à un séisme hors échelle comme il s'en produit dans les films catastrophes les plus imaginatifs, sauf qu'ici la douleur était bien réelle et profonde.

Il se résolut à cette décision radicale malgré les réticences de ses conseillers, les plus zélés qui craignaient qu'un «peuple sous terre», réduit en apparence seulement au silence, serait plus difficile à contrôler qu'à l'air libre, pour reprendre leur étonnante mais combien prémonitoire prévision.

Les préparatifs de la cérémonie de couronnement pouvaient dès lors commencer sous l'œil vigilant de la garde du palais qui relève directement du gouverneur ou à défaut de son premier conseiller, seul homme de confiance et candidat informel à sa succession, selon les observateurs attentifs de la vie intime de ce gouvernorat aux mœurs décidément hors du temps.

Ses puissants alliés extérieurs, sans rien laisser transparaître de leur position à l'égard de l'événement, ont mobilisé à l'occasion, pour faire bonne figure, toutes leurs cellules dormantes qui veillent depuis des décennies, les paupières faussement baissées et l'esprit en alerte sur la «stabilité» de ce pays ami, qui a pris à leurs yeux au fil des années les dimensions d'un immense puits de pétrole et le statut d'une clinique à ciel ouvert pour surveiller les moindres palpitations et mesurer tous les signes de tension dans une région où traînent ici et là, depuis l'origine du monde, de gros barils de poudre.

Le futur empereur et celle qui prendra bientôt le titre d'impératrice dont le peuple n'a cependant jamais aperçu le visage, se suffisant du statut de célibataire endurci du gouverneur que les biographies officielles n'ont jamais démenti, sont à pied d'œuvre dans les salons d'essayage du palais pour se prêter aux dernières retouches des tenues impériales toutes brodées d'or que les plus prestigieux couturiers des places européennes ont conçu à leur demande dans la discrétion la plus étanche. Tout laisse croire ici, à l'exception de quelques «faux raccords» imperceptibles pour l'œil d'un profane, que nous sommes dans un vrai conte persan.

Entouré d'un dispositif de surveillance électronique capable de réagir au moindre battement d'ailes d'une abeille qui se hasarderait à sortir son dard dans une ultime tentative de suicide, dans une grande salle protégée par des sentinelles puissamment armées, et dont l'entrée n'est accessible qu'à des officiers supérieurs de la sécurité rapprochée reconnaissables à leur allure martiale et à d'imposants badges de couleur rouge, le protocole de la cérémonie est étudié dans le moindre détail. De la grandeur du trône, des tenues de la garde impériale aux costumes et accessoires des personnalités officielles et notamment à leur emplacement en fonction de leur rang et de leur degré d'allégeance, tout est passé en revue sous la supervision discrète de l'homme de confiance qu'on dit très proche des oreilles du gouverneur depuis le jour où la vue de ce dernier commençait à donner de très sérieux signes de faiblesse, plus précisément depuis ce fameux dîner officiel où il opposa devant des hôtes étrangers ébahis et des collaborateurs emplis de honte, sa signature au bas du menu qu'on lui présentait, croyant signer une énième ordonnance, son mode de gouvernance favori.

Au même moment, dans les entrailles de la terre, sitôt réveillé de son choc, le peuple de la capitale commençait une autre vie. Séparés en plusieurs groupes selon des critères d'appartenance politique et religieuse que les fiches de renseignements documentaient depuis longtemps avec la précision d'une armée d'orfèvres, ce qu'il convient d'appeler maintenant «les otages de l'empereur», sont entièrement coupés du monde extérieur.

Passées les premières journées consacrées au recueillement et à la méditation, des appels à la révolte se sont vite fait entendre dans chacune des grottes éclairées par de maigres rayons de soleil qui s'étirent à travers des ouvertures que les «preneurs d'otages» dans leur précipitation ont oublié d'obstruer et qui laissent filtrer de salutaires filets d'oxygène sans lesquels l'endroit se serait vite transformé en cimetière sous-terrain.

Les anciennes personnalités politiques et religieuses reconverties en opposants au régime ces dernières années, et qui tentaient de prendre «en charge» la colère des otages, sont rudement écartées au motif qu'elles portent d'une façon ou d'une autre aux yeux de ces derniers, une responsabilité partagée dans le sort fait au pays plongé dans l'incertitude du lendemain par un pouvoir usé par l'âge, la maladie et les mauvais conseils, dans les allées et la périphérie duquel prospèrent, selon les déclarations les plus mesurées de ses contradicteurs, la corruption, le népotisme et le régionalisme, ce qui entache lourdement des réalisations que reconnaissent des segments d'une population en voie de reconstruire sa classe moyenne et les observateurs les plus sévères. Des séances de critique et d'autocritique sont organisées dans chaque grotte jusqu'au jour où de nouveaux leaders, tous issus de la nouvelle génération, nourris aux idéaux patriotiques, les idées connectées au monde moderne dans l'harmonie avec les valeurs identitaires majoritairement et sainement partagées, sont apparus au fur et à mesure des débats auxquels ont pris part dans l'humilité et la sagesse les opposants historiques, hier tantôt unis, tantôt redressés, divisés puis recomposés, qui ont décidé à l'unanimité de s'auto-dissoudre et de rejoindre le nouveau front de lutte contre la dérive d'un gouvernorat qui semble avoir perdu la voie.

Les anciennes personnalités politiques et religieuses reconverties en opposants au régime ces dernières années, et qui tentaient de prendre «en charge» la colère des otages, sont rudement écartées au motif qu'elles portent d'une façon ou d'une autre aux yeux de ces derniers, une responsabilité partagée dans le sort fait au pays plongé dans l'incertitude du lendemain par un pouvoir usé par l'âge, la maladie et les mauvais conseils...

Toutes les questions sociales, économiques et culturelles qui occupent le devant de la scène depuis ces longues dernières années de règne du gouverneur devenu maintenant un «preneur d'otages en masse», selon la formule d'un journaliste pourtant vertueux, «enterré» vivant comme ses semblables, ont été passées en revue. Dans chaque grotte, du simple travailleur, de l'artisan, du syndicaliste au cadre dirigeant, de l'avocat au magistrat en passant par le chroniqueur de presse, l'écrivain, le cinéaste, le metteur en scène de théâtre, le comédien, le musicien, le chanteur, l'enseignant, le médecin, le chercheur, en fait les représentants de toutes les corps de métiers actifs dans la capitale se relayaient sans relâche pour apporter leurs témoignages.

Ici, plus de place pour la fiction. Le rideau se ferme sur le conte persan et le décor réel reprend aussitôt sa place. On se serait cru en face d'actualités filmées ou de grandes manchettes de journaux bien de chez nous.

De la collection «académique» des affaires qui ont défrayé la chronique ces derniers temps, on cita l'inévitable cas du premier secrétaire d'un syndicat national unique qui compte plus de vingt ans à son poste, ce qui est la négation même de la règle démocratique qui doit présider au fonctionnement d'une organisation des travailleurs dont le renouvellement des représentants est un premier gage d'indépendance à l'égard des pouvoirs en place, et qui de surcroît a ruiné les avoirs d'une caisse sociale par un dépôt pour le moins hasardeux dans les coffres d'une banque privée vite mise à genoux par ceux-là mêmes qui l'ont aidé à se créer et «à grossir plus qu'un bœuf» pour emprunter à une fable célèbre, celui du ministre des autoroutes transformées sur plusieurs tronçons à coups de méga-contrats et d'infinis avenants en «caisses de distribution automatique» de pourboires en nature et en espèces selon les comptes rendus d'audience des tribunaux rapportés par la presse, et en plateformes idéales pour des cascades de films d'action dont les personnages ne relèvent nullement ici d'une mise en scène comme on pourrait le croire, au trésorier du gouvernement qui déclare publiquement avoir manqué «d'intelligence» lorsqu'il s'agissait de prévenir une faillite aux dimensions hollywoodiennes, les échanges entre les otages n'ont épargné aucun espace où selon les plus sages d'entre eux, la mauvaise gouvernance s'est rendue coupable par son imprévoyance et son laxisme, et où la main de la corruption a laissé de profonds sillons.